

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

"Deus, ne sileas a me, remitte mihi; quoniam incola ego sum in terra et peregrinus", Ps. 38

Mon Dieu, j'ai péché contre vous. Oui, j'ai péché contre vous et je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant. Dans l'abîme de la faute j'ai enfoncé, me débattant, et les sables mouvants du monde m'ont retenu prisonnier. Qu'elle était loin dans cette tempête ma jeunesse heureuse, paisible, toute de lumière et de joie, quand je vivais jour et nuit dans votre sanctuaire, à l'abri de vos ailes, ravi des merveilles qu'il m'était donné de contempler sans cesse. Ce n'était pas que déjà la racine cachée des vices ne donnât beaucoup à craindre, mais je ne savais pas ma faiblesse et je jubilais de vos bontés. Vous m'aimiez ! Je le voyais bien au soin que vous preniez de moi, et je grandissais insouciant sur vos genoux.

L'abîme s'est ouvert devant moi et il m'a englouti. La chair et ses passions insatiables, l'esprit secoué par les révoltes de l'orgueil, les yeux pleins de curiosités et de convoitise, quel être je suis devenu, méconnaissable ! Comme si j'étais sans père ni mère, sans éducation, j'ai glissé et je suis tombé loin de vous. O mon Dieu, qu'avais-je donc en moi de si mauvais pour vous avoir manqué ainsi, alors même que vous me faisiez encore sentir l'appel véhément de votre amour ? L'homme ! qu'est-ce que l'homme pour que vous en preniez soin et que vous en gardiez le souci comme d'un fils ? Non, Seigneur, je ne suis pas digne que vous approchiez de moi, car je vous ai cent fois trahi. D'autres n'avaient pour toute loi que les cris de leur conscience, et d'autres n'ont jamais compris notre religion qu'imparfaitement, s'imaginant un Dieu sévère plus prompt à frapper sa créature qu'à la récompenser et la combler. Ceux-là, tous, sont dignes de votre pitié, non pas moi ! Je n'ai pas ces excuses de l'ignorance ou de la méfiance. J'ai vécu trop près de vous, dans votre amour. J'ai entendu dès l'enfance les secrets du Ciel et j'ai vu de mes yeux votre Gloire. Il m'était facile de détourner mon âme et mon cœur des prestiges mensongers du monde. Je n'aurais pas eu de peine à fuir Satan, ses pompes et ses oeuvres. Ne l'avais-je pas juré ? Vous étiez là près de moi, en moi, comme le plus précieux des fardeaux, l'ami fidèle dont le portrait demeurait dessiné dans mon cœur. Je n'avais qu'à vous regarder pour oublier tout et m'écarter du piège de l'ennemi.

J'ai péché, jusqu'à l'écoeurement, vous faisant la démonstration de ma lâcheté et de ma malice. J'avoue avoir senti la perfidie de mes révoltes, l'odieux de mes désobéissances, l'amertume de mes infidélités sans cesse répétées. J'avais en moi un être de péché qui n'était pas tout-à-fait moi mais que cependant je laissais faire et j'approuvais. Contre cet être vil et cruel, vous auriez pu employer la manière forte ! Au début, il craignait votre colère, vos châtements. Pour le vaincre, il aurait fallu que vous le terrassiez. Mais, tel le bon père de la parabole, vous êtes demeuré doux et humble sous mes outrages. Je ne suis pas arrivé au bout de votre patience. A mesure que grandit ma faute grandirent sur mon horizon comme de hautes montagnes aux sommets neigeux, vos miséricordes.

Je me vois descendre dans la tombe, cœur ardent enfin apaisé, yeux inassouvis fermés aux fausses lumières, mains ouvertes après avoir tout laissé échapper. A cette pensée je me repens de tout le mal que j'ai commis. Et je voudrais, ô mon Père, ô ma Mère, ô mon Dieu, dès aujourd'hui obtenir votre pardon. Je le voudrais pour l'amour de Vous ! Tant de crimes ne sont plus rien que l'amer souvenir de nos ruptures ; c'est un néant pour vous comme ce l'est devenu pour moi maintenant. Seule demeure l'insulte qui vous fut faite. Pardonnez-la par les mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, et je serai de nouveau, ô l'indicible miracle, comme l'enfant heureux blotti sur le cœur de son père. J'ai fait misérablement le tour de la malice humaine et je l'ai trouvée bien grande, mais qu'est-elle en regard de l'océan de votre Amour ? "Du fond de l'abîme je crie vers vous", et dans ce cri mon cœur s'apaise ; il espère l'aurore de votre pardon, il l'imagine, il en est sûr. "Ah, ne m'abandonnez pas, pardonnez-moi ; car je suis voyageur et pèlerin sur la terre". Ce sera pour vous l'oeuvre la plus belle, de restaurer sur mes ruines l'enfant que vous aviez mis au monde, dans l'eau et le sang de votre Fils, au jour de mon baptême. Ce que je suis devenu par ma faute, je le hais. Mais je me souviens de ce que j'étais aux jours de notre premier amour et je m'en émerveille, sûr que ce beau temps reviendra. Vous m'aviez admirablement comblé de vos dons, et me voilà en suite de tant de péchés dépouillé de tout ce qui faisait mon bonheur et ma gloire. O mon Dieu, rendez-moi tout, dans un grand mouvement de pardon et je serai votre enfant bienheureux pour cette vie et pour l'éternité !

CONTROVERSE SUR LE NOUVEAU CATECHISME

Avez-vous lu Baruch ? Sous ce pseudonyme se cache l'un des derniers esprits libres de la chronique religieuse parisienne. Les uns sont asservis par la Maffia. Les autres sont liés par leurs convictions et mènent le combat sans s'autoriser le moindre écart, telle Edith Delamare dont l'article sur la réunion de la Mutualité, dans RIVAROL du 6 mars, est le meilleur de toute la presse. Baruch va des uns aux autres au gré de ses humeurs et de ses intuitions. C'est en cela qu'il nous intéresse. Voici le passage de son Actualité Religieuse qui nous concerne, dans COMBAT du 5 mars. Il est intitulé "La loi des germes".

"Sur la réunion contre le nouveau catéchisme, qui a effectivement fait le plein de la Mutualité vendredi dernier, il y aurait beaucoup à dire. Elle a certes gêné les évêques. Il me semble que cette gêne est la rançon de la nécessaire liberté d'expression au sein de l'Eglise. Il serait sans doute vain de continuer trop longtemps, comme on l'a fait dans les milieux intéressés à la suite de cette réunion, à nier qu'il y a problème. La propagande intégriste n'est pas une explication suffisante du mécontentement qui s'étend dans les familles. Il y a des arguments à discuter; si l'on n'en est pas conscient au niveau des instigateurs de la réforme, les évêques le savent sans doute; il est probable qu'ils ne tarderont pas à s'occuper de cette affaire.

Un de ces arguments est pédagogique, et revient constamment dans la bouche des thuriféraires du nouveau catéchisme: "On n'a pas le droit de critiquer la réforme, puisqu'elle n'est accomplie que pour l'âge du cours moyen et que toutes les omissions qu'on reproche seront corrigées au cours supérieur". On permettra au professeur de psychologie et au pédagogue que j'ai été vingt ans de dire que c'est précisément cet argument qui lui paraît primitif, anti-scientifique, condamné par l'expérience. La loi essentielle de toute croissance, qu'elle soit biologique ou spirituelle, est la loi des germes: rien ne pousse qui n'ait été semé.

En outre, comme il y a des saisons de semences dans la nature biologique, il y a des âges de semences dans la vie de l'homme et de l'enfant: tout ce qui n'est pas semé en son temps, il est absolument vain de vouloir le semer plus tard. La manie de vouloir que l'enfant comprenne tout ce qu'il apprend me paraît un manque de respect de ses rythmes psychologiques; refuser que le cours moyen soit l'âge de la mémoire, de la doctrine complètement résumée, c'est voler l'adulte futur du trésor des siècles, en faire un déraciné spirituel toute son existence; comme le priver alors de la table de multiplication, des règles de la grammaire ou des départements, c'est en faire

un ignorant pour le reste de sa vie.

L'autre argument est beaucoup plus grave: de peur de "traumatiser" l'enfant du catéchisme, on a fait conserver les omissions reprochées par les intégristes, selon un principe d'optimisme qu'effectivement le familier des Ecritures ne peut admettre sans plus. Nous avons là une théologie qu'on peut qualifier de teilhardienne, une interprétation partielle de la foi chrétienne, non une présentation du tout. Ce n'est donc pas un catéchisme.

A l'inverse cependant, l'abbé de Nantes m'a donné une fois de plus l'impression, vendredi, d'identifier sa propre théologie, très contestable, avec la tradition chrétienne dans son ensemble. Il considère comme hérésie des choses que je trouve dans l'Ecriture à toutes les pages, sur les réalités de création, la chair, l'histoire, la société humaine, le cosmos, les fins dernières. Autant les quatre autres orateurs m'ont paru assez irréprochables dans leur argumentation, autant la sienne m'a semblé suspecte; et je crois que la salle aussi le sentait.

Seulement ceci pose le problème, dans l'Eglise présente, de l'incapacité de Vatican II devant la question la plus grave: celle de la doctrine. Il fut un Concile "pastoral" décidé à ne pas mettre le nez, comme l'avaient fait tous les Conciles antérieurs de l'histoire, dans les questions "doctrinales" et à ne porter aucune condamnation. Alors l'affrontement de deux philosophies chrétiennes, de deux théologies qui étaient complémentaires dans l'Eglise depuis des siècles, et qui se développent chacune jusqu'à la divergence maintenant, va s'accroissant jusqu'à une extrême gravité. Il me paraît désormais impossible que, sous peu, et pas nécessairement par un Concile Vatican III, mais avec toute la solennité du magistère pontifical et collégial, l'Eglise n'en vienne pas à porter condamnation de certaines thèses extrêmes du teilhardisme ou des théologies marxistes, et également de certaines thèses du conservatisme catholique, telles que les exprime un abbé de Nantes et d'autres maurrassiens!"

LA CONTRE-RÉFORME catholique

N° 21

AU XX^E SIÈCLE

JUIN 1969

Mensuel

Rédaction : Abbé Georges de Nantes

Abonnement : 3 F

GUILLOTINE POUR UN PAPE MALHEUREUX

Les Impies qui sont dans l'Eglise ont beau trouver un accueil aimable à Rome, ils n'en haïssent pas moins la Papauté en général et Paul VI en particulier depuis que celui-ci a fait obstacle à leurs desseins en certains points capitaux : la dévotion à Marie, le "Mystère de Foi" eucharistique, le Catéchisme, le célibat ecclésiastique, la fécondité conjugale. Ils se sont juré sa perte et ne s'en cachent plus.

Certes, Paul VI a relancé l'Eglise dans la Réforme conciliaire et l'y maintient de force. Nous en avons souvent marqué en termes nets et assez vifs notre inquiétude et notre mécontentement. Encore aujourd'hui nous ne pouvons trouver bon qu'il se commette à Genève avec les Francs-Maçons de l'Organisation Internationale du Travail et qu'il s'exhibe dans la "chapelle" du "Congrès Oecuménique des Eglises". Et c'est chaque jour que nous apprenons de nouvelles décisions d'ordre liturgique ou pastoral, comme de nouvelles promotions de personnages connus pour leur progressisme, toutes choses qui démontrent la volonté inflexible d'un Pape qui se veut le Réformateur de l'Eglise.

Eh! bien, alors que ses actes quotidiens me désolent, parce qu'ils démolissent pierre par pierre l'Eglise et donnent une force inouïe à la subversion, alors que la ligne générale de son Pontificat me paraît funeste, je n'en continue pas moins à professer toute la doctrine catholique touchant le Souverain Pontificat et à prier pour la personne de Celui qui est investi de cette redoutable charge. Position difficile mais parfaitement loyale et légitime.

Les progressistes au contraire ont feint de respecter et d'exalter l'autorité du Pape tout le temps que ses actes leur plaisaient, parce qu'en prêchant de lui obéir ils courbaient le peuple chrétien à leurs volontés que Paul VI suivait. Mais du jour où, par sa Profession de

foi et par ses Encycliques doctrinales il a opposé à leurs revendications un ferme veto, ils ont crié à l'abus de pouvoir et contesté son autorité personnelle, souveraine et infaillible. A quoi se révèle le fond des coeurs. Nos critiques d'Ecclesiam Suam et de Populorum Progressio allaient à la teneur étrange et neuve de ces documents discutables, sans que soit mis en cause le Magistère de Pierre, ordinaire ou solennel. Leur insurrection contre Humanæ Vitæ et le Credo du 30 juin n'en discute pas la valeur propre, incontestable, mais atteint directement l'Autorité du Pape qui en est l'Autteur. Leur refus de la doctrine commune et constante de l'Eglise se tourne au rejet du Magistère divinement établi au-dessus de tout.

Qu'on ne croie pas à quelque soudaine tempête. Cette insurrection fut préparée de longue main. Les manoeuvres du Syndicat conciliaire sur la "collégialité" s'inscrivaient déjà dans cette ligne de défiance et de défense contre l'Autorité souveraine du Vicaire de Jésus-Christ. C'est le 31 octobre, au lendemain des fameux "votes d'orientation" imposés par le Cardinal Suenens que j'évoquais dans ma Lettre 156 la guillotine toute dressée comme une menace pour un Pape récalcitrant. Cr voici, ce 15 mai 1969, dans les I.C.I., revue de toutes les trahisons, un Manifeste anti-romain, antipapiste, du même Suenens réclamant tout le pouvoir pour le Peuple de Dieu et les Conférences épiscopales qui en sont les mandataires, contre l'arbitraire de l'Evêque de Rome, et cela..."dans la ligne du Concile"!

Alors même que Paul VI marchait à leur tête, dans les voies de la Réforme, ils annonçaient qu'au moindre ralentissement, à la moindre hésitation, ils lui passeraient sur le corps. Relisez les affreuses menaces de Hans Küng citées dans ma Lettre 206 de Pentecôte 1965 : en voici maintenant la réalisation...

LA CONTRE-RÉFORME catholique

AU XX^e SIÈCLE

N° 23

AOÛT 1969

Mensuel

Rédaction : Abbé Georges de Nantes

Abonnement : 3 F

“VOUS CHERCHEZ À ME FAIRE MOURIR”

L'Enfant Jésus, s'étant prêté à l'éducation de ses saints parents et des maîtres de la synagogue, pendant trente ans, entra à l'âge d'homme dans son ministère de prédication, selon la volonté de son Père. Il ne renia pas ses maîtres, il ne retrancha rien de la parole de Dieu qui lui avait été enseignée et qu'il connaissait d'ailleurs, lui, le Fils de Dieu, parfaitement. Il la porta à son accomplissement. Ce temps de la vie publique aurait dû être le paisible rayonnement de sa Lumière si le peuple de Galilée et les élites de Jérusalem avaient été fidèles à leur religion qui, toute, menait à lui. Mais s'en étant détournés pour rêver d'un Messie charnel, ils s'aveuglèrent pour ne pas accueillir la vérité.

Traditionaliste Jésus l'était, et novateur il l'était aussi, parce que la tradition de Moïse annonçait sa Nouvelle Alliance qui, elle, devait être définitive. Le fond du problème n'était pas, comme on le ressasse, entre pharisiens conservateurs et Jésus progressiste. Il était entre Jésus, fidèle à la Parole et à la Volonté de Dieu son Père, et ce peuple rebelle qui ne voulait ni de l'une ni de l'autre, peuple qui avait trahi Abraham, Moïse et Élie avant de rejeter Jésus le Messie promis.

Avec puissance, avec force, Notre-Seigneur devait faire là-dessus toute la lumière. L'Évangile de saint Jean nous relate les discussions très âpres par lesquelles, aux yeux du peuple et pour les générations à venir, Jésus voulut que l'Écriture des Juifs témoigne de lui comme lui-même témoignait des prophètes. C'était tout son héritage qu'il sauvegardait de la morsure de la calomnie et de la falsification des hérésies.

D'abord, les autres discutèrent avec lui. Puis ils comprirent qu'ils n'auraient jamais raison de lui, étant dans leur tort vis-à-vis même de leur loi. Ils cessèrent alors de l'interroger. Ils l'écoutaient pour le surprendre, ils l'épiaient dans la seule intention de le perdre sur ses propres paroles. Mais voyant qu'ils n'arrivaient à rien tandis que Jésus gagnait chaque jour en autorité

sur le peuple et que tous s'en allaient vers lui, ils résolurent de le réduire au silence, en le tuant.

Jésus lisait cela dans leurs cœurs, mais il savait qu'ainsi devaient s'accomplir les prophéties. Cette menace ne l'arrêta donc pas. Dans ce péril, il n'en clamait que plus ouvertement sa doctrine, se préparant à en attester la vérité par sa mort. En n'ayant plus d'autre recours contre lui que de le livrer aux mains des impies pour être crucifié, les grands prêtres Anne et Caïphe, les scribes et les pharisiens, toutes ces autorités de hiérarchie, de science et de puissance témoigneraient qu'elles n'avaient plus rien contre la Parole de Dieu, rien que leur refus, leur haine, leur révolte. Ils attesteraient ainsi eux-mêmes que Jésus était véridique au regard de leur propre loi. Sa condamnation à mort serait l'aveu de leur mensonge et la reconnaissance éclatante de sa vérité.

Mais on n'en finit jamais avec le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Mort et enseveli, il ressuscitera le troisième jour selon les Écritures et son règne commencera avec sa Croix, règne qui n'aura pas de fin.

Le disciple n'est pas plus grand que son maître. Il arrive qu'un même procès les réunisse. Nourri en son enfance de la parole de Jésus, l'ayant publiquement prêchée dans l'Église, il se heurtera peut-être à l'hérésie et à l'infidélité du peuple de Dieu, voire même des élites, parfois des prêtres...

Alors il devra persévérer, comme Étienne, à la face de ses accusateurs, les confondant par la vertu de la Parole de Dieu qui les juge. Si enfin ils le déclarent anathème, s'ils cherchent à le faire mourir, eux-mêmes attesteront par leur haine comme lui par son sang que son témoignage est véridique et mort il parlera encore, passant la vérité comme un flambeau à la génération montante. Car, de martyres en anathèmes, la vérité du Seigneur demeure éternellement. G. de Nantes

LA CONTRE-RÉFORME catholique

AU XX^E SIÈCLE

- N° 30

MARS 1970

Mensuel

Rédaction : Abbé Georges de Nantes

Abonnement : 3 F

L'EGLISE, L'EGLISE SEULE

Je pense que l'heure de la Contre-Réforme catholique a sonné. Encore faut-il pour qu'elle réussisse, avec l'aide de Dieu, que tous ceux qui sont appelés à cette oeuvre s'y engagent et y persévèrent jusqu'à la victoire qui nous sera donnée d'En-Haut, la Restauration de l'Eglise. « Les soldats combattront et Dieu donnera la victoire », disait notre Jehanne Lorraine. Il y faut sagesse et confiance, puisque c'est un service surnaturel qui nous est demandé, mais aussi courage et discipline puisque c'est une lutte d'hommes.

« Penser clair et marcher droit » : savoir ce que l'on veut et en prendre les moyens pour éviter les atermoiements et ensuite la dispersion dans des voies sans issue. Il est inévitable que le très grand nombre ne suive pas et que beaucoup encore se perdent en route. Ce sont les Pasteurs de l'Eglise qui en rendront compte au tribunal de Dieu. Pour nous, conscients de notre faiblesse, nous ne jetons pas la pierre à ceux qui refusent de travailler avec nous. Mais un grand effort de clarté intellectuelle et de loyauté morale doit réussir à conserver unis dans le bon combat la phalange de ceux que le zèle du service de Dieu a conduits vers nous.

Ce que nous combattons de toutes nos forces comme l'Ennemi N° 1 de l'Eglise, c'est la Secte Moderniste triomphante. Mon travail doctrinal a été de vous convaincre que celle-ci s'est rendue maîtresse du Pouvoir par l'idée-force d'une nécessaire et mirifique Réforme de l'Eglise. Tout notre combat se propose donc, et cela définit nos accords et nos désaccords avec d'autres, conservateurs ou traditionalistes, de faire passer l'idée-force contraire et d'y convertir prêtres et fidèles, celle de la Contre-Réforme. Nous ne pouvons transiger sur ce principe fondamental et nous dénonçons même comme des manoeuvres de diversion regrettables les efforts de tous ceux qui appellent les fidèles trop tranquilles à s'unir loin des "extrémismes", de droite ou de gauche, dans la soumission au Pape et au Concile pour une Réforme modérée de l'Eglise. Qui accepte le principe d'une telle remise en question universelle travaille consciemment ou inconsciemment pour la Subversion et n'est pas des nôtres.

Parce que mon rôle est de pressentir, et parfois deux, trois ou cinq ans à l'avance, les périls qui montent à l'horizon de l'Eglise, j'ai eu ces derniers temps à vous avertir d'un nouveau danger, provoqué par l'aggravation de la subversion et par le dégoût qu'engendre chez les meilleurs le nouveau despotisme clérical, celui d'un schisme intégriste que j'ai déclaré, à cause de sa gravité encore inaperçue, l'Ennemi N° 1 bis.

Je ne m'en dédis pas. A la domination révoltante de la gauche moderniste dans l'Eglise, la mauvaise réplique ne pouvait manquer, de faire un schisme de droite qui laisserait toute la place à l'hérésie. C'est entrer exactement dans ses desseins et servir ses intérêts ! Cette réaction incontrôlée risque désormais de disperser toutes nos forces en autant de chapelles et de sectes s'annulant les unes les autres. Mais le mal essentiel d'une révolte intégriste est qu'elle renie l'Eglise Catholique romaine et en retranche réellement, au péril de leurs âmes, ceux qui y cèdent.

Je devrai probablement expliquer longtemps et patiemment à beaucoup d'amis l'illégitimité de telles ruptures qui se targuent de défense de la foi intégrale, comme j'ai dû longuement dénoncer dans le Réformisme pontifical et conciliaire la cause suprême de tous nos maux. Comme alors, beaucoup n'oseront ou ne sauront pas comprendre le bien-fondé de mes avertissements. Ils s'en apercevront trop tard quand tout le venin de leur révolte en aura jailli. La défection ou l'hostilité d'amis aveuglés ne doivent pas cependant nous arrêter. Il y va de toute notre oeuvre...

Cette oeuvre est d'abord "catholique" et elle le demeurera. C'est sa dénomination générique. Tenir à l'Eglise, la reconnaître pour divine dans sa réalité actuelle, visible, historique et humaine, cela devient de jour en jour un plus audacieux et bel acte de foi. Que Dieu nous en conserve la grâce ! Nous croyons l'Eglise immortelle et nous voulons en être les fils soumis. Je compte agir avec vous de telle sorte que notre Pasteur Suprême, le Pape Paul VI, et nos Evêques, nos Pasteurs prochains, soient amenés à nous reconnaître pour "membres à part entière" de l'Unique et Sainte Eglise dont ils sont constitués les Gardiens.

Et catholique, au sein même de l'Eglise actuelle, cette oeuvre est de Contre-Réforme, c'est sa différence spécifique. Nous militons au service de Dieu et des âmes, dans la ligne même de notre foi et dans la charité surnaturelle qui nous est enseignée, donnée par les sacrements, contre cette Seconde Réforme pire que la première, qui est une autodestruction de l'Eglise et la perte des âmes. C'est un service légitime que nous sommes appelés à rendre dans nos paroisses, nos diocèses, nos pays de chrétienté. Il peut sembler paradoxal d'être fidèle au Pape et aux Evêques en luttant contre les opinions et les passions auxquelles ils paraissent tenir le plus. Mais nous prétendons en avoir le droit et le devoir. Nous agissons de telle sorte que cette liberté soit comprise de nos Pasteurs et nous soit reconnue.